



GALERIE DU THÉÂTRE DE PRIVAS



LÀ OÙ ELLE POSE

Quand l'intime s'habille avec style

ARTISTES ANNE-LAURE ÉTIENNE, LÉA GUITTER,
NADIA VADORI-GAUTHIER, ALBA DUQUE
Avec la participation de ZANELE MUHOLI

COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION YOLA COUDER

EXPOSITION DU 3 OCTOBRE 2026 AU 12 FÉVRIER 2027
VERNISSAGE SAMEDI 3 OCTOBRE À 18H30



SOMMAIRE

● PRÉSENTATION	3
● PRÉAMBULE DE YOLA COUDER COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION	4
● LÀ OÙ ELLE POSE EN 5 QUESTIONS	5 - 7
● LES ARTISTES EXPOSÉES	8-11
● LES VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE	12-14
● NOS PARTENAIRES	15

CONTACT PRESSE Lou Casier

lou.casier@theatredeprivas.com
04 75 64 93 39

CONTACT ACTION CULTURELLE ET VISITES DE GROUPE Élise Deloince

elise.deloince@theatredeprivas.com
04 75 64 93 44

Couverture : I was lost into space par Anne Laure Etienne, 2023
Dossier mis en page par V.ASSE

Avec le soutien de



PRÉSENTATION

LÀ OÙ ELLE POSE

Quand l'intime s'habille avec style

Anne-Laure Étienne, Léa Gutter, Nadia Vadori-Gauthier,
Alba Duque • Avec la participation de Zanele Muholi

Exposition du 3 octobre 2026 au 12 février 2027

Vernissage samedi 3 octobre à 18h30

Visites guidées du 30 novembre au 4 décembre 2026

Les photographies, les danses et les films présentés dans l'exposition parlent de la poésie du quotidien comme d'un acte de résistance artistique. *Là où elle pose* nous invite à une promenade minérale et aquatique, à faire la rencontre d'artistes actuelles et pop.

Dans les photographies d'Anne-Laure Étienne, on devine des sculptures. Alba Duque rend sa puissance aux corps avec une délicatesse infinie. Zanele Muholi explore la question de l'identité comme quelque chose de changeant, par principe. Nadia Vadori-Gauthier et Léa Gutter dansent une minute par jour tous les jours, elles dansent le monde qui bat et la joie de simplement être là. Là-haut sur la montagne apparaissent des personnages ondulants sous les vents.

Entre les sols et les ciels d'Ardèche, de Catalogne, d'Afrique du Sud et aussi dans les villes, s'enchaînent des paysages au hasard et des corps drapés d'intimité.

Entre des danses situées naît l'espoir de la douceur du temps qui passe. Au creux de leurs mains plasticiennes, elles tissent des dizaines de mètres de tulle pour confectionner des costumes faits maison, elles déroulent des pellicules, parcourent des kilomètres de rêves, et s'insurgent de beauté face à l'explicite.

Commissaire de l'exposition **Yola Couder**

Entrée libre

**À la Galerie d'exposition
du Théâtre de Privas**

Place André Malraux

07000 Privas

Tél. 04 75 64 93 39

Theatredeprivas.com

À découvrir

Les mercredis

de 9h30 à 12h30

et de 13h30 à 17h.

Les jeudis et vendredis

de 13h30 à 17h.

Les jours de spectacle

à partir de 13h30

Les samedis 10 oct., 21 nov

et 5 déc. à partir de 13h30

Les dimanches 1^{er} nov., 13 déc.

et 31 jan. à partir de 13h30

Fermeture

les jours fériés et

du 20 déc. au 3 jan.

EN PARTENARIAT AVEC

La Fondation Blachère

La galerie LOAD



fondation **Blachère**



REMERCIEMENTS À

La Fabrique de l'Image (Meysses)

Visual Korner (Barcelone)

Magasin Kiabi (Aubenas)

PRÉAMBULE DE YOLA COUDER COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION



Nous célébrons cette année le bicentenaire de l'invention de la photographie. En 1826, le Français Nicéphore Niépce réalise la première photographie de l'Histoire. C'est une prouesse technique : il réussit à fixer durablement une image sur une plaque d'étain

recouverte de bitume de Judée, qu'il nomme *Point de vue du Gras*. Il s'agit d'une image prise depuis une fenêtre de sa propriété située au lieu-dit Le Gras, à Saint-Loup-de-Varennnes, près de Chalon-sur-Saône.

Dans l'histoire de l'art, on apprend que ce nouveau médium est d'abord utilisé par la société bourgeoise, qui s'en sert comme d'un miroir reflétant ses valeurs. Petit à petit, au XX^e siècle, la photographie devient un outil d'information et un art à part entière, immortalisant l'histoire et la vie quotidienne des époques. Jusqu'à ce que, plus récemment, la pellicule chimique cède sa place au capteur numérique et aux smartphones, provoquant une véritable révolution visuelle. La photographie s'infiltre alors dans l'instantanéité de nos vies, à travers le monde. À cet endroit, comme avec les autres médiums artistiques, on peut se demander : quel rôle peut encore jouer l'art de la photographie dans l'émancipation de nos mœurs et dans la lecture de nos préoccupations sociétales ?

Du côté du commissariat d'exposition, lorsqu'on réalise une nouvelle exposition, plusieurs questions se mêlent : que montre-t-on aujourd'hui, en 2026, dans un espace public ? À quoi allons-nous nous intéresser collectivement au sein d'une exposition ? De quelle manière allons-nous donner à voir ? Et finalement, qu'est-ce qui est important ? Dans le domaine de la photographie, tout comme au cinéma, et plus largement dans l'ensemble des arts, nous avons fait le constat que l'objectification de la femme correspond à la réduction du corps féminin à un simple objet visuel, sexuel ou commercial. Le sujet féminin a été, à de maintes reprises, dépouillé de son humanité et de sa propre volonté. Ce mécanisme, étudié dans l'histoire de l'art récente et dans les études de genre, s'articule principalement autour du concept de *male gaze*

(le regard masculin), théorisé par Laura Mulvey, selon lequel l'objectif adopte le point de vue d'un homme hétérosexuel afin de transformer la femme en un spectacle passif. Même si beaucoup de chemin reste à parcourir sur la question des droits des femmes et des minorités quant à leur représentation dans les arts actuels, les mœurs évoluent profondément. Aujourd'hui, Zanele Muholi, artiste invitée dans cette exposition, nous explique que « *l'Afrique du Sud est aujourd'hui l'un des pays possédant la meilleure Constitution au monde. Nous avons tous et toutes accès aux droits fondamentaux. Si d'autres nations reconnaissent les droits des personnes LGBTQIA+, nous possédons des documents officiels qui affirment ce droit.* »

Ces réflexions ont constitué le point de départ de ce qui a donné naissance à cette exposition à Privas.

« Cohabiter avec les œuvres des artistes, c'est comme ouvrir un bout de son âme et grandir avec. »

Créatrice d'expositions dans le domaine des arts visuels, Yola Couder défend le travail d'artistes contemporains dont les pratiques portent des valeurs liées à la protection de la nature et à la défense des droits et des libertés humaines.

Son travail donne à voir des expositions où les matières et les médiums artistiques se rencontrent et se mélangent. Elle imagine des mises en scène à l'esthétique immersive, dans lesquelles le public peut se laisser envelopper par les œuvres présentées. Son travail consiste également à accompagner les artistes afin de faire émerger les lignes fortes de leurs parcours de plasticiennes et de plasticiens, et de co-construire avec eux des projets d'exposition alliant douceur et profondeur.

Son travail de commissaire s'attache également à créer des expériences d'expositions qui mettent en relation les œuvres, les lieux et les publics. Elle conçoit notamment des projets qui croisent arts visuels, création sonore, mémoire collective et enjeux écologiques. Parmi ses projets récents figurent Kinshasa l'étrange, présentée au Théâtre de Privas en 2025-2026, et Sonorités d'été, imaginée avec l'artiste sonore Félix Blume à la Chapelle du Saint-Esprit à Auray en 2026.

Yola Couder a réalisé une recherche doctorale franco-espagnole autour de la question des « Lieux de production artistique indépendants en milieu rural » (2016), en partenariat avec le Musée national et centre d'art Reina Sofía à Madrid, l'Université autonome de Madrid et l'Université Toulouse – Jean Jaurès.

Aujourd'hui, elle exerce à son compte en tant que commissaire d'exposition indépendante, médiatrice culturelle et agent d'artistes.

« LÀ OÙ ELLE POSE » EN 5 QUESTIONS

Comment est née l'idée de réunir ces artistes au sein d'une même exposition ?

Là où elle pose présente une partie du travail de cinq artistes visuelles contemporaines, réunies à la Galerie du Théâtre de Privas : Anne-Laure Étienne, Léa Gutter, Alba Duque, Zanele Muholi et Nadia Vadori-Gauthier. À travers leurs trajectoires personnelles, leurs pratiques et leurs regards, elles font émerger une histoire commune.

Cette exposition s'est construite autour d'un principe de sororité dans l'écriture. Certaines des artistes réunies ici avaient déjà des liens de travail ou de création. Léa Gutter, par exemple, a fait ses débuts dans la danse avec le Corps Sismographe, guidé par Nadia Vadori-Gauthier. Anne-Laure Étienne invite régulièrement Léa Gutter comme modèle dans la réalisation de ses films et réalise également une grande partie de sa communication visuelle. Alba Duque connaissait, quant à elle, de réputation, le travail de Zanele Muholi.

Au fil des échanges, d'autres artistes ont naturellement trouvé leur place dans cette réflexion. Nous avons notamment imaginé inviter la talentueuse Lou Escobar à rejoindre le projet, ainsi que d'autres artistes dont les pratiques croisent photographie, danse et relation au milieu naturel.

Pas à pas, une première forme s'est dessinée. Quelque part, l'écriture de *Là où elle pose* est encore en cours. L'exposition présentée cette année à Privas n'en constitue ainsi que le premier acte : une première étape, appelée à se prolonger, à se transformer et à accueillir d'autres voix.

À leur manière, ces artistes travaillent toutes autour des questions de l'intimité, de l'identité et du genre, au travers de productions libres et autonomes reliée à de la photographie et à la danse dans les espaces du quotidien. Elles sont à la fois productrices de leurs œuvres, actrices et interprètes de leurs propres récits.

Avant même d'inviter d'autres personnes à devenir modèles ou partenaires de leurs créations, une grande partie des travaux présentés prend ainsi appui sur l'autoportrait.

L'un des points de convergence majeurs entre les artistes de cette exposition réside est dans le fait de proposer l'écriture d'un autre récit luttant contre les stéréotypes normatifs de genre qui positionnent largement - dans la culture populaire et dans l'histoire de l'art - les femmes représentées comme un objet de désir passif pour le spectateur.

Le sous-titre « *Quand l'intime s'habille avec style* » est très évocateur. Que raconte-t-il de l'exposition ?

Le sous-titre nous parle de la force de la vulnérabilité dans les œuvres exposées.

Anne-Laure Etienne développe une pratique dans laquelle l'image est envisagée comme un espace de transformation et de métamorphose. Les couleurs arborées dans ses clichés sont chatoyantes et joyeuses, et habillent parfois une profondeur plus fragile, plus révoltée.

Chez Zanele Muholi, nous retrouvons cette faculté de l'artiste à se mettre en scène pour diffuser son message. Nous assistons à la présentation de ses « multiples identités », perçues à la fois comme un outil créatif et comme un moyen de défense.

Alba Duque joue avec la beauté et la mise à nu des personnes qui posent avec elle dans ses photographies. Elle rend un hommage émouvant à tous les types de corps et aux multiples expressions de la féminité.

Nadia Vadori-Gauthier et Léa Gutter, les deux danseuses de cette exposition, jouent quant à elles avec leurs propres corps et avec les éléments du quotidien. Elles se donnent chaque jour un rendez-vous personnel et fabriquent, à partir de gestes simples, une forme qui est pourtant profondément nécessaire.

Dans toutes ces féroces batailles, ces artistes défendent une même liberté : celle de s'habiller comme on le souhaite, de se montrer comme on le souhaite, tant que l'habit choisi, l'image donnée ou le geste posé est celui qui nous correspond intimement à cet instant-là. Car « *s'habiller avec style* », ici, ne renvoie pas seulement à l'apparence.

C'est aussi une manière d'habiter son corps, de choisir son image et, peut-être, de reprendre le pouvoir sur la façon dont on accepte d'être regardé-e.

Quelles sont les thématiques abordées ?

L'exposition aborde plusieurs thématiques qui se croisent et se répondent : le corps, l'intime, l'identité, le genre, l'émancipation, les normes de représentation, la vulnérabilité, mais aussi la relation aux autres et aux environnements que nous habitons. À travers la photographie et la danse, les artistes proposent des récits qui questionnent notre manière de regarder les corps et de nous regarder nous-mêmes.

Nadia Vadori-Gauthier développe des propositions dansées en lien avec les environnements naturels, la rue et les espaces que nous traversons au quotidien. En tant que chorégraphe du *Corps collectif*, elle élabore des partitions chorégraphiques impliquant une dimension collective élargie. Elle déclare : « *Vous qui suivez mes danses depuis quelques jours, quelques semaines, quelques mois, vous savez combien mon engagement est lié à un certain état de violence du monde et à l'envie d'agir au quotidien pour une poésie en acte, d'œuvrer pour la vie, pour des solidarités, pour plus de douceur entre les catégories et les corps. Aujourd'hui, il semble plus que jamais nécessaire de veiller à activer ce qui nous relie et fait battre nos cœurs... Je danse pour nous, pour le monde d'interrelations éthiques dans lequel j'ai envie de vivre.* »

Formée dans un premier temps par Nadia Vadori-Gauthier, Léa Guitter expérimente aussi pendant deux ans un travail autour du corps, du mouvement et du quotidien. Dans l'exposition, elle présente, au côté de Nadia une sélection de *Minutes de danse*, réalisées dans des environnements aquatiques, rocheux ou collectifs. Elles dansent l'absurdité des jours, mais aussi la joie d'être et d'exister.

Grâce à un partenariat de confiance avec la Fondation Blachère, première fondation en Europe dédiée à l'art contemporain africain, nous présentons une série photographique issue des débuts de Zanele Muholi, artiste non binaire reconnu-e pour son travail militant et ses portraits des communautés noires LGBTQIA+ (lesbiennes,

gays, bisexuel-les, transgenres, queers, intersexes, asexuel-les et autres identités). Son œuvre est aujourd'hui reconnue à l'international. Elle est notamment lauréat-e 2026 du prix de la Fondation Hasselblad, l'une des plus prestigieuses distinctions internationales dans le domaine de la photographie. Depuis ses débuts, Zanele Muholi défend la photographie comme une forme d'activisme visuel.

Sa démarche associe une urgence politique à une grande maîtrise formelle (composition, lumière, contrastes et nuances de gris) pour faire émerger des images à la fois puissantes et vulnérables. Zanele Muholi dénonce les discriminations et remet en question les représentations stéréotypées des corps noirs à travers des projets majeurs comme *Faces and Phases* ou les autoportraits de *Somnyama Ngonyama*.

Le travail d'Alba Duque explore lui aussi ces questions et fait particulièrement écho aux enjeux de l'exposition. Son œuvre photographique cherche à remettre en question les canons de beauté hérités de la photographie traditionnelle et à mettre en lumière ce qui est habituellement caché ou invisibilisé. Son travail porte notamment sur le corps, la féminité, l'image de soi et le regard porté sur les femmes. Il constitue une forme de cri : celui qui part du principe que, pour atteindre l'égalité sociale, les femmes doivent aussi pouvoir retrouver leur assurance et leur estime de soi, trop souvent fragilisées par les normes et le système patriarcal.

Il s'agit alors de trouver la force d'avancer, de se montrer, d'occuper les espaces, de reprendre possession de son image et d'apprendre à s'accepter et à s'aimer.

Quels sont les médiums exposés ?

Du point de vue des médiums, l'objectif a été de faire se rencontrer le domaine des arts visuels avec celui de la danse et des arts de la rue, tout en faisant appel aux compétences de plasticiennes des artistes présentées.

Anne-Laure Etienne présente ainsi ses costumes, confectionnés à la main dans son atelier situé en Ardèche du sud. Elle y coud des

kilomètres de tulle coloré et peint des draps étoilés avant de s'aventurer en pleine nature pour les photographier. Elle imagine, à partir de ces costumes, des mises en scène spécifiques et expressives. Formée à la photographie puis au graphisme, elle développe une approche de l'image nourrie par une hybridation constante des médiums. Cette dimension se retrouve également dans ses films, que nous projetons dans la box située au centre de la galerie d'exposition.

Nous exposons des photographies de différents formats ainsi que des films et des clips construits comme de véritables tableaux photographiques. Certains personnages photographiés semblent statiques, tels des sculptures. Parfois, ils s'envolent aux quatre vents ou s'animent dans des danses avec les éléments.

Les artistes sont souvent elles-mêmes les sujets et les modèles de leurs propres photographies. Elles racontent ainsi une partie de leurs histoires, de leurs identités et de leurs expériences à travers leur propre corps et leur propre regard.

Ce travail possède également une dimension profondément émancipatrice. Il raconte la liberté de ces personnes et de leurs proches dans leurs milieux naturels, mais aussi leur capacité à investir ces espaces, à s'y mettre en scène et à y exister pleinement.

Quelle invitation est faite au public à travers cette exposition ?

L'exposition *Là où elle pose* fait appel au pouvoir émancipateur du travail des femmes et des personnes transgenres dans la déconstruction des inégalités liées aux images véhiculées par la culture populaire et artistique contemporaine.

Cette exposition invite à repenser la liberté, à incarner le présent, à choisir son habit en fonction de ses besoins intimes et à se respecter, quels que soient son genre ou son pays d'origine.

Ces artistes posent, s'envolent, dansent, nagent et jouent avec les éléments naturels et les médiums qu'elles ont choisis : films, photographies et danse.

Si ce qu'elles entreprennent semble, en apparence, à la portée de chacun·e, alors qu'attendons-nous pour suivre leurs pas ? Et si, finalement, c'était à nous de danser maintenant ?



© Anne-Laure Étienne



© Alba Duque

LES ARTISTES EXPOSÉES



© Anne-Laure Étienne, 2026

ANNE-LAURE ÉTIENNE (1991, France) - « *Je cherche à représenter des sensations vivaces, en évoquant des thèmes fondamentaux comme l'épanouissement, le renfermement et l'amour.* »

Anne-Laure Etienne est une artiste visuelle et plasticienne dont le travail se situe à la croisée de la photographie, de la vidéo, du stylisme et de la performance. Originaire d'Ardèche, elle entretient un lien fort avec la nature, qui occupe une place importante dans ses images.

Diplômée de l'École des Métiers SEPR à Lyon, elle développe une pratique dans laquelle l'image est envisagée comme un espace de transformation.

Sa série *Tissue and Bones*, récompensée lors des Rencontres d'Arles en 2020, marque une étape importante dans son parcours. Le textile y joue un rôle

essentiel : il prolonge, contraint et redéfinit le corps. Elle y approfondit son approche du corps comme une surface malléable, soumise à des tensions physiques et visuelles. Elle explore des liens ambigus entre rêve et réalité, mouvement et immobilité, absence et présence.

De manière autonome, elle jongle entre direction artistique, mise en scène, fabrication de ses costumes et production de ses photographies. À travers des arrangements simples de tissus, de végétaux et de gestes, elle crée des images où le corps se dissimule, se fragmente et se transforme. Dans son rapport à la nature et au corps humain, le genre n'a pas d'importance. Elle interroge notre place en tant qu'humains dans nos environnements, où les personnages qui apparaissent dans ses photographies se conjuguent avec les éléments du paysage extérieur, pour retrouver une liberté parfois perdue.

Transposée à l'univers du spectacle vivant et de la musique, sa démarche prend une nouvelle dimension, entre photographie, vidéo et stylisme. Elle collabore avec des musicien·nes de la scène indépendante en développant des univers visuels complets : pochettes d'albums, portraits promotionnels artistiques et clips. Souvent, ses compositions prennent la forme de portraits élégants de personnes costumées au milieu de décors naturels sauvages.

« *C'est l'histoire d'une forme qui se déplace, qui se pare de lumières vagues, traverse la matière, qui s'effondre dans les plis ou s'élève en abandonnant les lois de la pesanteur. Le tissu des vêtements flirte avec l'enveloppe corporelle au point de vouloir se confondre avec elle.* »

<https://www.annelaure-etienne.com>



© Autoportrait de Alba Duque
par l'artiste

ALBA DUQUE (1992, Espagne) - « *Elle préfère l'image des choses aux choses elles-mêmes.* »

Artiste visuelle, photographe, vidéaste et performeuse catalane, Alba Duque vit et travaille à Barcelone. Son travail personnel s'est développé à partir d'une formation aux Beaux-Arts, avec une spécialisation en technique photographique. Spécialisée dans le portrait, Alba Duque travaille également dans le domaine de la publicité. Elle a notamment collaboré avec des clients tels que Levi's, ISDIN ou Calvin Klein.

Son travail ne se limite pas à capturer l'apparence des corps : elle utilise la photographie comme un moyen cru et honnête d'entrer en connexion avec

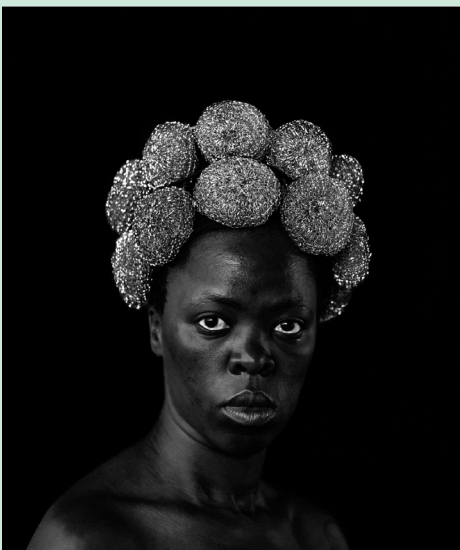
les personnes. À travers son art, elle redonne leur force aux beautés non conventionnelles. Dans sa pratique, elle cherche à établir un lien avec les personnes photographiées afin de mettre en valeur leur beauté naturelle et de rendre visible la diversité.

Elle aborde l'appareil photo à la fois comme un outil permettant de façonner des processus artistiques et comme un catalyseur de changements, créant ainsi des espaces ouverts à la connexion et à la vulnérabilité, tout en défiant les jeux de pouvoir. Rejetant l'ornementation et les idéaux conventionnels, Duque recherche l'authenticité et la vérité. Elle détourne le regard des normes patriarcales occidentales pour révéler des formes de beauté souvent négligées. En étroite collaboration avec ses modèles, elle fait du corps un vecteur d'intimité et de découverte de soi, offrant un aperçu de nouvelles façons d'habiter et de percevoir le monde.

Elle explore les notions d'identité et de corporalité à travers des recherches autour des stéréotypes, remettant en question les codes qui définissent et façonnent notre représentation des corps dits « idéaux » dans la société.

Dans une perspective de genre, elle crée des espaces de connexion avec les personnes photographiées, qui se révèlent avec force et sensibilité devant sa caméra. C'est ce jeu de confiance qui fait émerger l'honnêteté et la sincérité qui émanent de ses clichés.

<https://www.albaduque.com>



ZANELE MUHOLI (1972, Afrique du Sud) - « *La photographie m'a sauvé la vie. C'est la seule chose qui ait du sens pour moi. Ma mission est de réécrire une histoire visuelle queer et trans noire de l'Afrique du Sud, afin de sensibiliser le monde à notre résistance et à notre existence, au plus fort des crimes de haine dans notre pays et ailleurs.* »

Né·e en 1972 à Umlazi, dans la région de Durban, en Afrique du Sud, iel a étudié la photographie à la Market Photo Workshop de Johannesburg, puis a obtenu un MFA en documentaire à Ryerson University à Toronto en 2009.

Zanele Muholi se définit comme un·e activiste visuel·le, non-binaire et lesbienne. Depuis plus de 20 ans, iel se consacre, à travers la photographie, à donner de la visibilité à la communauté LGBTQIA+ noire et à documenter ses réalités.

© Zanele Muholi, photo issue de la série
« Somnyama Ngonyama - Salut à toi lionne noire », 2014

Militant·e LGBTQIA+ avant de devenir artiste, Zanele Muholi fait entendre, à travers sa photographie, les voix de celles et ceux qui se taisent depuis trop longtemps.

Zanele Muholi utilise son art pour combattre les préjugés et les crimes de haine. Sa série *Faces and Phases*, amorcée en 2006 et comprenant aujourd'hui plus de 500 portraits, s'impose comme une archive précieuse pour les lesbiennes noires, les personnes transgenres et les personnes non conformes au genre en Afrique du Sud. Sa série *Only Half the Picture* (2003) montre quant à elle la force et la résilience des survivant·es de crimes de haine.

Bien que l'Afrique du Sud ait été le premier pays à inscrire, en 1996, l'interdiction de toutes formes de discrimination, notamment celles fondées sur le genre et l'orientation sexuelle, l'homophobie

et les crimes de haine y sont encore courants. Les personnes LGBTQIA+ noires sont ainsi victimes d'une double discrimination, en tant que minorités sexuelles au sein d'une minorité raciale. Dans ses clichés, Zanele Muholi réutilise également les outils de répression pour les transformer en attributs de beauté : les éponges métalliques qui blessaient les mains de sa mère, employée de maison d'une famille blanche pendant 40 ans, les crayons que les agents du gouvernement plaçaient dans les cheveux afin de déterminer s'ils étaient crépus et de classer racialement la population pendant l'apartheid, ou encore les couvertures distribuées aux opposant-es dans les prisons. Ces objets deviennent des coiffes, des parures sublimes sur le corps de Zanele Muholi.

Dans sa série *Somnyama Ngonyama*, qui signifie « *Saluez la lionne noire* » en zoulou, sa langue maternelle, elle augmente le contraste de ses photographies afin d'accentuer le noir de sa peau et l'intensité de son regard dirigé vers la caméra.

Aujourd'hui, au vu de la large reconnaissance internationale de l'artiste, les œuvres de Muholi sont exposées dans de grands musées à travers le monde. Des expositions importantes ont notamment lieu à la Tate Modern, à Londres, et à la Maison Européenne de la Photographie, à Paris. L'artiste cofonde le Forum for the Empowerment of Women (FEW) en 2002. Elle crée également Inkanyiso, une plateforme dédiée aux médias queer et visuels.

En 1968, l'Homosexual Law Reform Fund voit notamment le jour et marque la naissance du premier mouvement gay organisé sur le territoire. Jusqu'en 1996, année de l'adoption de la Constitution de la République d'Afrique du Sud sous la présidence de Nelson Mandela, forces de l'ordre et activistes s'affrontent, révélant une formidable volonté de la part d'un peuple martyrisé : celle de ne pas être effacé. C'est au cœur de ce combat de longue haleine que naît Zanele Muholi. Un héritage qui modèle l'auteure, affirme ses convictions et guide sa créativité, comme un fil d'Ariane reliant toute son œuvre.



© Nadia Vadori-Gauthier - Une Minute de danse par jour

NADIA VADORI-GAUTHIER - « *Depuis les attentats de janvier 2015 à Paris, je danse chaque jour sans exception, pour nous, pour la Terre, pour notre temps.* »

Née au Québec, elle habite successivement à New York, Philadelphie, Bruxelles, Wassenaar, Barcelone et Londres, avant d'arriver en France à l'âge de 10 ans.

Docteure en arts et en sciences de l'art, Nadia Vadori-Gauthier dirige la compagnie Le Prix de l'essence depuis 2010.

Elle active, par la danse, des liens avec notre époque, les personnes, les environnements et la Terre. Danseuse et chorégraphe, elle est la fondatrice de la méthode chorégraphique Corps sismographe, une technique de danse qu'elle a créée au fil des ans, en relation avec les environnements, permettant d'interconnecter intériorité et extériorité, conscient et inconscient.

« *Que l'on estime perdue toute journée où l'on n'a pas dansé* » : Nadia Vadori-Gauthier a pris les paroles de Nietzsche au pied de la lettre. Depuis janvier 2015, la chorégraphe danse chaque jour, quels que soient le temps, l'humeur ou l'état de fatigue. Des chambres d'hôpital aux jardins publics, en passant par le métro, la rue et même le sommet des montagnes, Nadia Vadori-Gauthier danse partout, et surtout avec toutes celles et ceux qui le souhaitent.

Ses propositions de recherche-crédation ont une vocation relationnelle et transpersonnelle : questionner les frontières entre l'art et la vie, le visible et l'invisible, le mouvant et la forme, afin de produire un art qui permette de tisser de nouveaux agencements collectifs, interconnectant l'humain et le non-humain.

Elle développe des alternatives à la représentation et aux modes dominants de visibilité et de corporéité, envisageant les images et les formes comme des vecteurs de connexion au vivant. Son travail s'inscrit dans une perspective éthique qui place la relation et la résonance à la source des processus. Elle compose avec la sensation, l'émotion, l'imaginaire et l'inconscient, ainsi qu'avec une dimension vibratoire et énergétique qui l'engage à investir des états de perception modifiés, proches du Butô.

Avec la Cie Les Souliers Rouges, elle réalise des pièces de danse : *Motion et Motion* (2003), *La Femme squelette* (2005), *Evening Flowers* (2007), *Nocturne* (2008). Avec Le Corps collectif, elle réalise des performances dont : *La Meute*, *That All Right Mama* (Rituels aux équinoxes et aux solstices), *Partitions ouvertes*, des séries vidéo (2010-2015) et une pièce de danse *Réel Machine*.

Avec la compagnie chorégraphique Le Prix de l'essence, elle réalise des séries vidéo, parmi lesquelles *Matériau Corps* et *Molecular* (2010-2014), ainsi que des pièces de danse : *Une minute de danse par jour* (2015-2025), *Mille et un jours* (solo, 2017, CDCN Atelier de Paris), *Cartes mémoire* (performance, 2017-2021), *Mémoires partagées des 3000 derniers jours* (solo interactif, 2023, Théâtre National de Chaillot) et *Il nous faudra beaucoup d'amour* (2023, Musée d'Art Moderne de Paris – Festival Faits d'Hiver) et de nombreuses performances.

<https://www.uneminutededanseparjour.com>



© Léa Guitter, photographie de Anne Laure Etienne, 2025

LÉA GUITTER (1990, France) - « *J'adore découvrir des lieux. J'adore que le réel et la fiction se mélangent pour offrir des images frissonnantes.* »

Artiste multiple, chercheuse et performeuse, Léa Guitter se forme à la danse et au théâtre. « *Je suis très inspirée par la composition en temps réel, le jeu d'actrice, l'anatomie et la danse.* » Questionnant son rapport à l'humour et aux créatures qui nous composent, elle effectue des recherches dans l'univers du clown.

Léa Guitter cherche et co-crée en collectif avec la Cie Du Siècle, installée à Jaujac en Ardèche, avec Haptomaï, Able, le Collectif Fetch, le Collectif Torsion et le Collectif BaZalt. Sa rencontre avec Nadia Vadori-Gauthier, au début de ses études, marque un tournant fondateur dans son parcours artistique : « *J'y ai découvert ou retrouvé des moyens d'expression magiques qui deviennent une sorte de piscine dans laquelle je fais mes propres recherches, une sorte de base cellulaire.* »

Les recherches de Nadia Vadori-Gauthier accompagnent toujours, de près ou de loin, son travail. C'est lorsque Nadia décide, une première fois au bout de dix ans, de terminer son épopée *Une minute de danse par jour* que Léa Guitter décide de se lancer dans une démarche similaire pendant une semaine, afin de saluer ce beau projet. La semaine se transforme finalement en deux années. « *Les minutes de danse m'ont permis des rencontres, des moments de joie partagées, de la joie frissonnante, c'est aussi une sorte de discipline, une conscience d'accomplir chaque jour un acte poétique partagé, un lien journalier à la danse, à la poésie des milieux.* »

Léa Guitter, tout comme le faisait et continue de le faire Nadia Vadori-Gauthier, publie ses danses sur les réseaux sociaux.

Elle travaille actuellement sur une nouvelle création pour la rue, *Les 3 Petites Truies*, une très libre réécriture des *Trois Petits Cochons*, avec sa compagnie, La Cie Du Siècle. Elle tourne également son solo *Léila*, l'histoire d'une fuite et collabore avec Mathias Poisson sur *La météo des plages*, une performance chorégraphique et clownsque en déambulation.

LES VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Illustrations disponibles dans le cadre de la promotion de l'exposition
LÀ OÙ ELLE POSE - Quand l'intime s'habille avec style au Théâtre de Privas. Pour tout usage, merci de contacter le service Communication du Théâtre : lou.casier@theatredeprivas.com | 04 75 64 93 39



© Alba Duque



© Alba Duque



© Alba Duque



© Alba Duque



© Alba Duque



© Anne-Laure Étienne



© Anne-Laure Étienne



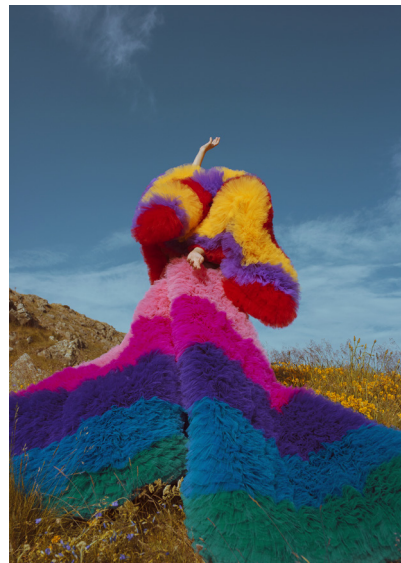
© Anne-Laure Étienne



© Anne-Laure Étienne



© Anne-Laure Étienne



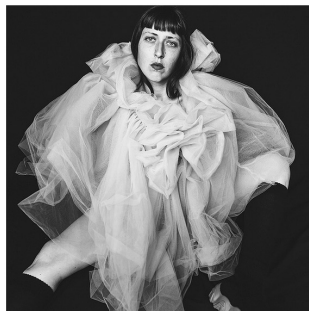
© Anne-Laure Étienne



© Léa Guitter



© Léa Guitter



© Léa Guitter



© Nadia Vadori-Gauthier - Une Minute de danse par jour



© Nadia Vadori-Gauthier - Une Minute de danse par jour

NOS PARTENAIRES



© Fondation Blachère

FONDATION BLACHÈRE

121 chemin de coucourdon - La Gare de Bonnieux - 84480 Bonnieux
04 32 52 06 15 / www.fondationblachere.org

La Fondation Blachère dédiée à la scène contemporaine africaine est la fondation de l'entreprise familiale Blachère Illumination Véritable pôle de référence, reconnue internationalement, elle constitue la première Fondation d'art contemporain qui depuis 2004 œuvre en permanence pour favoriser la diffusion et la promotion de l'art contemporain d'Afrique. Elle organise deux expositions par an, afin de permettre au public d'aller à la rencontre des œuvres des nombreux artistes qu'elle accueille chaque année en résidence, tant en Afrique à Ngaparou (Sénégal) qu'en Europe dans ses locaux à Bonnieux (France).

Elle a également à sa charge la conservation de la collection Blachère aujourd'hui constituée de près de 2000 œuvres issues d'une programmation riche et pluridisciplinaire. Sa boutique d'artisanat offre un territoire d'expression à près de 150 artisans et designers en Afrique.



© Load Galerie

LOAD GALERIE

Carrer de Llull, 134, Sant Martí, 08005 Barcelona, Espagne.
<https://load-gallery.com/artists/alba-duque>

Située dans le quartier de Poblenou, à Barcelone, LOAD est une galerie d'art contemporain qui redéfinit, grâce à la technologie, la manière dont l'art numérique et les nouveaux médias sont appréhendés, exposés et collectionnés.

LOAD collabore avec des artistes confirmé·es dans le domaine des nouveaux médias, tout en soutenant les

talents émergents, notamment Alba Duque. La galerie favorise le dialogue créatif en mettant particulièrement l'accent sur le soutien à la scène artistique barcelonaise et sur l'invitation d'artistes internationaux à venir présenter leur travail dans la ville. « Notre mission : offrir aux artistes un espace de liberté où ils peuvent tester de nouvelles idées, expérimenter, repousser les limites et redéfinir la manière dont l'art des nouveaux médias, l'art vidéo et les NFT (objets numériques) peuvent être exposés, diffusés et gérés. »

La galerie a été fondée par Alex Simorré. Entrepreneur dans le domaine des technologies, il possède plus de 20 ans d'expérience dans les systèmes sonores, d'éclairage et LED. En tant que fondateur et PDG d'Artbox, Alex Simorré a mené à bien certains des projets à grande échelle les plus ambitieux du secteur, notamment le premier écran de studio incurvé de 42 mètres de long destiné à la production cinématographique en France.

Au fil de sa carrière, Alex Simorré a développé un sens aigu de la manière de présenter l'art numérique de façon véritablement captivante.

Plus d'infos sur
theatredeprivas.com
04 75 64 93 39
billetterie@theatredeprivas.com

Théâtre de Privas
Place André Malraux
07000 Privas

